

rechignant, il y en a d'autres qui ont du zèle et qui prennent à cœur les intérêts du règne de Dieu. Deux, à la station, sont de fidèles ouvriers. L'un est parmi les meilleurs prédicateurs indigènes qu'il m'ait été donné d'entendre; non pas que ce soit un homme éloquent, mais c'est un homme qui a des expériences religieuses, et ce qu'il dit a quelque chose de sincère et de vécu qui trouve un écho dans l'âme de ceux qui l'écoutent. L'autre évangélise beaucoup, et, par son moyen, plusieurs personnes se sont converties. Nous avons eu la joie de voir plusieurs indigènes, hommes et femmes, qui avaient été mis hors de l'Église ces dernières années pour fautes graves, s'humilier et demander à Dieu pardon de leurs fautes. J'aimerais vous parler de certaines conversions, mais ma lettre devient longue. Ce sera pour une autre fois.

Je m'arrête en demandant aux amis des missions de se souvenir de nous et de notre Église dans leurs prières.

C. CHRISTELLER.

ZAMBÈZE

DU CAP A BOULAWAYO

Lettre de M. le missionnaire J. Liénard.

Trois jours à Wellington. — Le chemin de fer du Sud de l'Afrique. — Le paysage. — Mirage. — Petite vitesse. — La forêt. — Arrivée à Boulawayo. — Les dix-sept wagons.

Boulawayo, 19 mars 1899.

Bien cher monsieur,

Au moment de notre départ de France, nombreux étaient ceux qui s'apitoyaient sur notre sort : « Quel voyage fatigant vous allez faire ! Gare au mal de mer ! Et ce voyage en chemin de fer : cinq jours de wagon ! mes pauvres enfants ! »

Pour le mal de mer, les plus pessimistes prédictions se sont réalisées, hélas ! Mais la suite du voyage nous a amplement consolés de ce rude début. Quant au voyage du Cap ici, il a été tout simplement délicieux.

Partis trois jours avant les artisans, les cinq missionnaires et mademoiselle Dupuy ont été reçus, à Wellington, par le Rév. D^r Murray et par les amis des missions, qui se groupent autour de lui et dirigent les deux collèges bien connus : l'*Institut*, pour les jeunes gens, et le *Huguenot College*, pour les jeunes filles. Ce dernier titre nous replongeait dans les souvenirs des débuts de la mission française au sud de l'Afrique ; d'ailleurs, nous avons vu le successeur immédiat de M. Bisseux, M. Pauw, un petit révérend à barbiche blanche, qui est à la tête d'une très intéressante congrégation de noirs.

Les trois jours passés à Wellington, avec les « réunions de bienvenue » si chaleureuses et les mille attentions aimables dont on nous comblait, ont été un rafraîchissement pour nos âmes. C'était la cordialité des amis du Cap, avec, en moins, l'ennui des emplettes à faire et des courses au soleil.

Le lundi soir 13, la bande du Zambèze se retrouvait presque au complet dans le train de Boulawayo. Les de Prosch et madame Bouchet étaient partis en avant et nous attendaient à Kimberley.

Notre premier souci, en nous embarquant, fut de dresser nos couchettes et de nous arranger pour la nuit. Très pratiques, ces wagons du *Cape Government Railway*, avec leur long couloir, leur plate-forme, leurs cabinets de toilette, etc..., et leurs compartiments à six places, pourvus de six couchettes très convenables et d'une petite table des plus commodes. On nous avait réservé un demi-wagon : trois compartiments contigus et une plate-forme. Nous étions là chez nous, et nous pouvions, tout comme sur le *Pembroke*, faire le culte, nous promener, lire ou causer, ou encore prendre en commun le thé ou le café préparé sur place. Bien plus, nous avons célébré dans toutes les règles la fête de Bouchet.

La première journée, de Wellington à Beaufort-West, aurait pu paraître monotone à des voyageurs moins fermement décidés que nous à aimer l'Afrique. Le train roulait sans hâte dans une série de vallées sans eau, entourées de collines grises, toutes pommelées de petits buissons verts. D'heure en heure, une maison solitaire perdue dans la prairie grise, et, plus rarement encore, quelques stations rudimentaires : un écriteau, une double voie, voilà l'affaire. Ce n'est pas une gare, c'est un garage. Bien que le plus souvent solitaires et déserts, ces écriteaux étaient le prétexte à de longs arrêts.

Malgré tout, ce voyage est moins terne qu'il ne semble au premier abord. Cette solitude a sa mélancolique poésie, et les monts aux formes bizarres, colorés par le soleil couchant des teintes les plus variées, lui donnent parfois un aspect grandiose. Un n'y voudrait pas vivre, on ne se lasse pas de la contempler.

Sur le soir, le désert devint moins sévère; au lieu de buissons, voici des arbres, voici des parcs d'autruches, et, sur la croupe de leurs hôtes, telle plume que vous admirerez un jour sur un chapeau parisien. Au soleil couchant, nous arrivons à Beaufort-West, en même temps qu'une averse épouvantable nous initie aux déluges de la saison des pluies. Nous avons le plaisir de recevoir la visite d'un inconnu, dont le nom seul était une recommandation : M. de Villiers. Ce descendant des huguenots réfugiés a accueilli les nouveaux émigrants huguenots avec une chaleur vraiment touchante.

Le mercredi matin, nous nous sommes réveillés tout près de Kimberley. Là, notre train, d'express (!) devient mixte, et notre locomotive s'attelle à trois fourgons d'eau et de charbon, — ce qui ne l'empêchera pas de s'arrêter pour « faire de l'eau » à toutes les fontaines que nous trouverons en chemin, — et à une dizaine de wagons de marchandises. Après un arrêt de deux heures, nous quittons la ville, des diamants, et nous voilà roulant dans une immense plaine. Au loin, le mirage nous montre de beaux lacs argentés, bordés d'arbres

touffus. Voilà le rêve ! La réalité, c'est de l'herbe brûlée et des termitières.

Cependant, nous arrivons dans des contrées décidément moins civilisées : voici des villages de noirs et des champs de millet. A chaque station, les indigènes accourent apportant des melons d'eau, du lait ou des cannes à sucre. Le terrain monte petit à petit. Notre ligne suit docilement toutes les sinuosités des vallées et tous les caprices du sol tourmenté. Voici une taupinière : on la tourne ; une vallée : en zigzaguant, nous arrivons au bord de l'eau, s'il y en a, et un petit pont de deux mètres remplace le viaduc de dix arches que nos ingénieurs européens auraient construit. Si les descentes se font à une jolie vitesse, les montées sont amusantes de lenteur. Plusieurs fois, nous sommes descendus pour cueillir des fleurs le long de la voie, tandis que le train continuait son petit bonhomme de chemin. Une fois même, M. Burnier nous a photographiés ; d'un bond, on se retrouvait dans son compartiment, et, à la descente suivante, vous n'auriez pas cru que ce convoi, qui roulait à cinquante kilomètres à l'heure, serpentait, il y a un instant, à une vitesse de quatre ou cinq kilomètres.

Les deux derniers jours du voyage n'ont pas été les plus rapides, ni les moins agréables. Nous étions dans une forêt. Oh ! ce mot ne doit pas évoquer devant votre esprit des paysages tropicaux, des fourrés vierges où les lianes gracieuses entourent les troncs serrés, où les rayons du soleil ne peuvent pénétrer, des repaires de serpents et d'orchidées. Rien de pareil dans l'Afrique du Sud. Pas un palmier ! Sans quelques cactus en forme de candélabres, vous prendriez pour un de nos bois en *demi-coupe* cette espèce de steppe parsemée de petits bouquets d'arbres grêles et contournés. Ce paysage présente cependant souvent des aspects inattendus : ici, vous croiriez voir un coin de parc ; plus loin, un amoncellement de gros blocs de rochers couronnés d'arbres étranges vous transporte dans tel coin de la France ou de la Suisse...

Les indigènes sont de plus en plus nus, et, hélas ! de plus en plus misérables et mendiants. Ce n'est pas l'élite que ces restes de tribus en contact avec les blancs !

Mais voilà la quatrième fois que, de la portière, nous voyons le soleil se coucher. Au loin, voici les lumières de Boulawayo. M. Coillard, M. Bertrand et les deux Zambéziens nous attendaient. Que de présentations à faire ! Quelle joie de se retrouver en ce confin du monde ! M. Boegner, malade de la fièvre, manquait au rendez-vous. Nous avons pu le voir aujourd'hui ; il est sorti de l'hôpital, et nous espérons qu'il sera tout à fait remis pour le reste de notre séjour.

Séjour bien court, naturellement. Tout est si cher, ici ! D'ailleurs, les wagons, *nos dix-sept wagons*, sont chargés. Lundi prochain ou mardi, nos deux caravanes se mettront en route, à la distance d'une étape. Et, cette fois, ce sera bien pour tout de bon. Adieu le chemin de fer et la civilisation ! Mais vive le Zambèze et vivent les Barotsi ! Jusqu'ici, Dieu nous a donné à tous la santé et la gaieté. Nous sommes pleins de reconnaissance et d'espoir. Vous le louerez avec nous, chers amis, en apprenant que la moitié du voyage s'est accomplie sans encombre, et vous lui demanderez qu'il bénisse notre « arrivée » comme il a, selon sa promesse, béni notre « sortie ».

Votre dévoué en Jésus-Christ.

J.-L. LIÉNARD.

A BOULAWAYO

C'est le dimanche 12 mars, à six heures et demie du soir, que le chemin de fer déposait à la gare de Boulawayo MM. Boegner, Coillard, Bertrand, Verdier et M. et madame Ramseyer. Pendant une dizaine de jours, notre directeur allait résider dans cette ville lointaine, aux confins extrêmes